

## Le syndrome du pensionnaire

Marie Gaudreau

Number 54-55, Fall 1992

Le dimanche

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15043ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gaudreau, M. (1992). Le syndrome du pensionnaire. *Moebius*, (54-55), 42–46.

## LE SYNDROME DU PENSIONNAIRE

Marie Gaudreau

*Je mourrai un dimanche où j'aurai trop souffert.*  
Serge Gainsbourg, *Gloomy sunday*

Je me perdais dans l'assiette de porcelaine anglaise, comptant et recomptant le motif trilobé en fil d'or qui se répétait *ad nauseam*, qui tournait en rond tout autour de l'assiette, ne s'arrêtait jamais. Au centre de l'assiette, le gras et le sang du rosbif se mêlaient pour dessiner d'autres figures, rondes et luisantes, que je gommais, comme des fautes honteuses au milieu d'une copie, à l'aide de petits pâtes prélevés sur l'amas informe de pommes purée. L'orangé des carottes glacées me paraissait bien pauvre en comparaison de la bordure marine de l'assiette, aussi m'empressais-je de les avaler avant tout le reste. La viande, mastiquée et remastiquée au rythme du décompte du motif, ne passait pas. Des nœuds se formaient au fur et à mesure dans mon estomac. Pourquoi ce repas servi dans la grande salle à manger, dans la vaisselle des soirs de fêtes, alors que nous allions peut-être tous mourir dans quelques heures?

En face de moi, mon frère Benoît faisait toujours trop de bruit avec ses ustensiles, incorrigible, insensible aux regards pleins de reproches du père. Il avait cependant mis

fin à l'habitude écœurante de nous montrer la nourriture broyée dans sa bouche avant de la faire disparaître dans son gosier, en souriant malicieusement. C'était au temps où nous n'étions encore que des enfants, c'était avant que l'école ne nous apprenne à lire, à compter, à écrire et à nous tenir à table. Benoît riait moins qu'avant, ou riait intérieurement, ne nous donnant à voir de sa joie espiègle que quelques éclats de lumière, parfois, dans ses grands yeux noirs. Il devait ourdir secrètement quelque mauvais tour et en imaginer l'effet sur ses frères et sœurs, je ne sais pas. Mais je regardais son visage en pensant que je ne le reverrais peut-être plus. Bien que je n'appréciais pas les coups pendables de Benoît, surtout quand j'en étais la victime, ils me semblaient nettement plus souhaitables que la froide discipline des religieuses.

Le père, assis au bout de la table, finissait toujours par rompre le silence en se plaignant que la viande n'était pas aussi bonne que d'habitude — pas aussi tendre —, sans que l'on ne sache jamais quelle était cette habitude, qui devait sans doute remonter à sa vie antérieure, du temps où nous n'étions pas nés. La mère défendait mollement le boucher, le père répétait, de semaine en semaine, qu'il faudrait penser à changer de fournisseur. La mère n'en ferait rien, du moins je l'espérais. J'avais connu le boucher, du temps où j'allais avec elle faire les courses le vendredi matin. C'était un gros homme au sourire large qui débitait les quartiers d'animaux morts avec une assurance qui inspirait confiance. Lui et ma mère parlaient viande. Il lui proposait parfois des morceaux de choix en lui adressant des regards entendus, et concluait souvent la transaction avec un «vous m'en direz des nouvelles» qui mettait un si beau sourire sur le visage de maman que je m'étais prise d'affection pour ce monsieur joufflu couvert de sang.

Depuis mon entrée au pensionnat, je n'avais plus vu le boucher, mes matinées du vendredi étant occupées par des leçons autrement moins charnelles. Le rosbif du boucher me remplissait maintenant d'une profonde nostalgie que j'étais encore trop jeune pour pouvoir nommer. Je n'aimais pas le goût du sang dans ma bouche et tentais de le noyer dans la purée molle et bien beurrée des pommes de terre.

À la gauche de Benoît, Christian boudait son assiette. Pourtant, de nous tous, il était le seul qui aurait pu se réjouir : trop jeune pour fréquenter l'école, il passerait la semaine dans les jupes de la mère; il aurait toute son attention comme s'il avait été son unique enfant. Ma sœur, mes autres frères et moi-même cesserions d'exister jusqu'au vendredi suivant, cédant toute la place au petit dernier dans le cœur de la mère. Comme si son jeune âge n'avait pas suffi à lui garantir cette place privilégiée, il profitait de sa santé fragile pour s'attirer encore plus de soins et de traitements de faveur. Je haïssais Christian et rêvais du jour où il deviendrait pensionnaire à son tour. Alors, nous nous battrions à armes égales, c'est-à-dire : en vain.

À côté de Christian, Daniel vidait son assiette avec appétit, sans faire de bruit. Ses petits yeux pers balayaient les assiettes des autres, s'arrêtant souvent sur celle, intacte, de son jeune voisin. Comme nous tous, à l'exception de Christian, il avait troqué sa tenue débraillée du week-end contre le costume officiel du pensionnat, avant de passer à table. Sa chemise blanche et empesée soulignait le teint hâlé de son visage émacié et le noir brillant de sa chevelure épaisse. Petit sauvage costumé pour la semaine de grande civilisation qui l'attendait.

À l'autre bout de la table, face au père, la mère s'acquittait de sa part de règne. Dans quelques heures, la maison retrouverait son calme et, elle, son activité de femme du monde. Elle disait que le pensionnat était pour notre bien; j'en doutais fort. Ne voulait-elle pas tout simplement se débarrasser de ces enfants turbulents, et vivre pleinement la vie futile qu'elle avait toujours rêvée, de salon de coiffure en cabine d'esthéticienne, en passant par la maison de haute couture, les soirées au théâtre, au concert ou au bal? Je ne la voyais plus que les week-ends et la trouvais de plus en plus belle. Mais aussi de plus en plus détachée de moi. La quitter encore une fois... Ne profiterait-elle pas de mon absence pour disparaître à jamais?

À la gauche de la mère, la place de la bonne était vide. Soir de congé.

Puis, entre la place vide et moi : ma sœur, qui mangeait du bout des lèvres la viande qu'on disait salubre pour

contrer l'anémie qui l'avait surprise à l'entrée de l'adolescence. Elle cachait son visage pâle dans ses longs cheveux noirs. Je regardais ses grandes mains fines et blanches, et cette image me réconfortait. Je savais qu'au couvent, au hasard d'une rencontre dans les longs corridors, j'allais retrouver ces dix doigts-là, ma famille.

Je me remplissais les yeux jusqu'à ras bords des visages familiers qui m'entouraient, des meubles, du papier peint, des rideaux, du parquet, de la nappe, de l'horloge... J'aspirais les odeurs jusqu'à ce qu'elles viennent se tatouer dans un coin indolent de ma mémoire où étaient également gravés les bourgeons prêts à éclater, le dégel de la terre, ma peau un après-midi d'été... Les sons venaient se lover dans les volutes de mes oreilles : les ustensiles dans les assiettes, la musique de chambre, un mot du père ou de la mère, leurs pas dans le hall d'entrée au moment du départ... J'étais au milieu de ces impressions et je n'y étais déjà plus. Il faudrait bientôt partir. Je m'anesthésiais. Je me détachais de mon corps, et tout ce monde de visages, de sons et d'odeurs s'éloignait.

Il arrive que le mal porte en lui une forme d'analgésie, un peu à la manière de la névralgie qui se propage sourdement dans les yeux, les mâchoires, la nuque du migraineux comme pour le distraire de la douleur fulgurante qui assiège sa pauvre tête. J'allais ainsi de dimanche soir en dimanche soir, douloureuse engourdie, sans trouver de remède efficace à mon angoisse puérile. La peur que tout ce que j'aimais ne profitât de mon absence pour mourir. Parce que j'y mourais un peu moi-même, chaque fois.

Nous quittions la maison dans la grande voiture molle, les enfants derrière, les parents devant. La randonnée mortelle se faisait en silence, du moins sur la banquette arrière; devant, le père y allait de ses conseils et recommandations pour la semaine. Mes frères aînés gardaient le menton dans la poitrine, ma sœur restait cachée dans ses longs cheveux. Moi, je contemplais le profil de maman et suivais les ronds de fumée bleue de la cigarette de papa.

Les garçons descendaient les premiers. Le père allait ouvrir la valise de l'auto et mes frères reprenaient leurs sacs. Dernières recommandations et promesses hypocrites. Je ne

les regardais pas franchir le seuil du pensionnat, j'avais bien assez de la vision de ma petite personne quand je pousserais la lourde porte en chêne du couvent. À moins d'un kilomètre, la voiture s'arrêtait à nouveau. C'était à ma sœur et à moi de nous arracher au confort ouaté. Je prenais mon sac, embrassais mes parents en retenant une terrible envie d'éclater en sanglots, de piquer une crise de nerfs. Mais on me disait «Sois forte», et je ne voulais pas passer pour une méchante petite fille devant les autres pensionnaires, accompagnées de leurs parents, qui remplissaient l'entrée du couvent. Dès que j'avais tourné le dos à mes parents, j'effaçais de la paume de la main la trace de lèvres humides sur mes joues. Ma sœur haussait les épaules : «Ça ne sert à rien.» Je pensais à Judas et à la douleur du Christ. Était-ce un péché mortel ou véniel de ne pas honorer ses parents ?

Je retrouvais mon lit en fer blanc et ses draps rugueux. Les lumières du dortoir s'éteignaient. Demain matin, la vie reprendrait son cours et je me laisserais emporter.